

# *Cette guerre et nous*

de Béatrice Dubell

Un film superbement insolite sur la « guerre d'Algérie »

Ce film, *Cette guerre et nous*, de Béatrice Dubell, qui patronne l'espace de production Grand Ensemble-Atelier de cinéma populaire, n'est pas le premier de l'auteure. Mais celui-ci offre la richesse particulière d'une vue synthétique sur la guerre d'indépendance algérienne de 1954-1962 telle qu'elle a été perçue et vécue à Lyon : il s'agissait pour Grand Ensemble de faire partager la vision de cette guerre et la compréhension des mémoires qu'elle a implantées tant chez des témoins divers que chez des personnes plus jeunes qui n'ont pas connu cette guerre *in vivo*.

Le film fait suite au travail d'enquête de Béatrice Dubell, qui avait abouti en 2008 à son film *El-Bi'r* (en arabe, « le puits »<sup>1</sup>) : le sujet, centré notamment sur la figure du regretté Père Albert Carteron (1912-1992), était les Lyonnais engagés auprès des Algériens durant leur guerre d'indépendance. *Cette guerre et nous*, film produit par Grand Ensemble, a été tourné dans les locaux des Archives Municipales de Lyon, où s'est tenue, du 10 mai au 28 juillet 2012, une exposition conçue au premier chef par Béatrice Dubell, *Des avocats lyonnais auprès des Algériens en guerre* : on y pouvait voir un nombre étonnant d'affiches, articles de journaux, photographies, lettres... et écouter une floraison d'enregistrements de témoignages oraux -la visite de cette riche rétrospective historique ne pouvait se faire dans la hâte, sauf à risquer de n'y rien comprendre<sup>2</sup>. Ce travail de recueil des documents qui ont permis l'exposition de Béatrice Dubell, aidée de son collaborateur premier Romain Goujon, a reçu notamment le soutien de la DRAC et de la région Rhône-Alpes dans le cadre d'un appel à projets « Mémoires du XX<sup>e</sup> siècle », ainsi que des villes de Lyon et de Villeurbanne, sans compter la directrice des Archives Municipales de Lyon, Anne-Catherine Marin<sup>3</sup>. Il portait globalement le nom de *Récits d'engagement, 1954-1962*. Un livre sur le même thème, *Récits d'engagement. Des Lyonnais auprès des Algériens en guerre, 1954-1962*, paru en 2012 aux éditions Bouchène<sup>4</sup>, a été rédigé, aux côtés de Béatrice, par des historien(ne)s travaillant principalement sur l'Algérie -des jeunes surtout- qui ont voulu contribuer à son œuvre<sup>5</sup>.

*Cette guerre et nous* est conçu comme une suite d'opinions et d'interviews/débats de visiteurs de l'exposition des Archives Municipales de Lyon, filmés sur les lieux mêmes -on le voit d'emblée en repérant l'affiche qui a attiré au premier chef des personnes attachées au souvenir de cette cruelle guerre d'indépendance algérienne de 1954-1962 : pas forcément un tout jeune grand public, on s'en doutera, mais des gens -au moins des sexagénaires et d'autres plus âgés- qui ont vécu cette période, mais aussi des plus jeunes dont la vie a été marquée par le souvenir qu'elle a laissé. Ce sont surtout des Lyonnais(es), des Algérien(ne)s, des Lyonnais(es) d'origine algérienne, parmi lequel(le)s des acteurs/actrices de base de l'histoire qui s'est faite. Lyonnais de naissance, ayant vécu dans ces brumes confluentes près

<sup>1</sup> Comme je l'ai écrit pour préfacier le film, ce puits est « plus qu'une margelle : il permet de retrouver l'eau du passé enfoui, du passé qui dérange, et la France, et un certain catholicisme conservateur. C'est aussi un puits de lumière... » (cf. <http://www.grandensemble.fr/et-aussi/pour-aller-plus-loin/preface-a-el-bi-r-par-gilbert-meynier-historien.html>)

<sup>2</sup> Une autre exposition, complémentaire, *Solidarités franco-algériennes*, a été abritée dans le même temps au Centre du Rize « Mémoires, cultures, échanges » de la ville de Villeurbanne du 15 mars au 9 juin 2012.

<sup>3</sup> Et sans compter aussi le Centre Culturel Œcuménique (CCO) de Villeurbanne, le Centre social Bonnefoi à la Guillotière, le Centre Social de Gerland, la librairie Terre des Livres de la rue de Marseille, la MJC et l'Association Le Monde Réel de Vaulx en Velin, la Régie Lyonnaise de Quartier 124.Services de la Basse Croix-Rousse...

<sup>4</sup> Saint Denis : Éditions Bouchène, 2012, 150 p.

<sup>5</sup> Par ordre alphabétique Paul-Marie Atger, Gilles Boyer, Émilie Elongbil-Ewané, Charlotte Gobin, Arthur Grosjean, Gilbert Meynier, Sylvie Thénault, Marianne Thivend.

de la moitié de sa vie, et y demeurant depuis sa retraite, l'auteur de ces lignes a reconnu un certain nombre des personnes qui visitent l'exposition ou prennent la parole devant le micro de Béatrice.

**Cette guerre et nous : un terrain de disputes ?** Le film montre quelques frictions : notamment, deux femmes qui ont eu des proches, appelés en Algérie et brisés par la guerre, expriment la blessure et la rancœur de ces hommes qui va jusqu'au rejet des Algériens/Franco-Algériens vivant en France aujourd'hui. Elles interpellent hard un visiteur de l'exposition qui les contredit dans la douceur. On peut renvoyer dos à dos les systèmes affrontés : certes, la gégène n'était pas belle, mais les égorgements n'étaient pas beaux non plus... Mais, même si les visions de cette guerre sont diverses, le spectateur ne perçoit qu'assez peu de telles frictions : l'ensemble du film n'est pas fait de confrontations.

**Le lieu du tournage** -les vastes salles des archives- est un grand espace d'observation et de concentration, peu de mouvements ; l'atmosphère est plus à la réflexion et à l'échange qu'à l'engagement. Les prises de parole alternent avec des vues d'un arrière-plan spatial, calme, posé, sans anicroche, comme le ressenti des témoins -la place des Archives que traverse le cours Charlemagne et où passent quelques voitures, et, au-dessus, des convois de trains qui arrivent à la gare de Perrache voisine ou en partent : la vie y circule, entre le bâtiment des archives et ce qui reste de la prison Saint Paul, que l'on aperçoit de l'autre côté de la place. Plusieurs plans, filmés depuis les archives, ou depuis Saint Paul, aèrent le contenu du film de plusieurs vues panoramiques, et, vice-versa, de la façade vitrée bellement moderne des Archives Municipales. Mais le film se termine sur une vue de la prison Saint Paul...

**Cette guerre fut-elle subie et/ou acceptée ?** Soucieux d'histoire comparative, un interviewé rappelle que la guerre d'Indochine n'eut rien à voir avec la guerre d'Algérie : ici, combattirent des appelés, là des engagés. Et les effets humains, psychologiques et mémoriels, fut ici plus lourds que là. Pour un autre témoin, les services de renseignement français et la pratique de la torture étaient aussi le fait des appelés, et non des seuls soldats de métier : étaient enseignés la nécessité de la chasse aux terroristes et le devoir d'exécuter les ordres.

Prend aussi la parole une dame lyonnaise marquée par la souffrance, qui dit avoir travaillé pendant la guerre dans un centre social et aidé en continu des Algériens dans le besoin ; alors que son jeune mari a été appelé deux ans en Algérie où, *volens nolens*, lui était ordonné de maintenir l'ordre -on était en guerre, on faisait la guerre...

**Le quart-monde algérien.** *Cette guerre et nous* est un témoignage irréfragable sur la situation poignante des Algériens, tant à Lyon que dans leur pays d'origine : cela ressort clairement du film, sans jactance, mais non sans douleur : il est des moments où l'on ne peut le regarder que la gorge nouée. La dame déjà citée qui travaillait dans un centre social évoque la réalité de la vie du quart-monde algérien de Lyon : les hôtels, les garnis insalubres, les bidonvilles : est évoqué celui des Buers, proche du boulevard de Ceinture et du canal de Jonage, au Nord-Est de Villeurbanne -une photo en montre l'extension scabreuse. Un autre intervenant algéro-français, plus jeune, découvre dans l'exposition la misère et la haute mortalité des Algériens en France : « Je me retrouve dans l'histoire de ma famille » -il évoque, lui, quarante personnes terrées dans une cave...

Une dame algérienne d'une soixantaine d'années parle, la larme à l'œil, de la « misère noire » qu'elle a connue dans sa famille à Biskra, des logements de ces quasi-SDF qu'elle revoit plus ou moins comme des grottes -ses parents, qui dormaient le ventre creux, à la merci des intempéries et de la tuberculose, perdirent 5 enfants, et sont finalement morts du stress. On ressent que sa famille n'a pas vécu, pas même avec un minimum vital -son père n'a jamais pu trouver de travail. Elle parle, à propos de sa famille, d'un « état de survie ».

**Visions contrastées sur arrière-plan colonial.** Le film de Béatrice Dubell offre au spectateur des visions divergentes, voire contradictoires, de l'expérience ou de la vision de la

guerre -mais pour certains le temps a fait son œuvre, pour d'autres non. Un témoin ancien combattant d'Algérie, s'il dit avoir haï un Guy Mollet qui avait tourné sa veste et les avait fait partir en guerre, déclare que les Français ne se posaient alors guère de questions, y compris, dit-il, au Parti Communiste; et que ce n'est que récemment que des idées ont germé sur ce temps de leur histoire -de l'histoire-, et que des opinions se sont construites chez lui. Pour lui, comme les Allemands ont tourné la page de 1939-1945, la France « a bien fait le tournant » depuis 1962. Cela ne lui interdit pas de préférer l'opinion incongrue selon laquelle « les Algériens ne l'ont pas fait » -alors que, dans le film, des personnes d'origine algérienne se disent sans détour intégrées dans la société française. Mais, pour lui, ils le feront peut-être en Algérie quand ils seront passés par la démocratie... Vaste programme ! Mais idée qui dénote une distance un peu fâchée d'un Français à l'égard des Algériens.

**Des Français contre la guerre.** Le spectateur réalise, s'il ne le savait pas, qu'il y eut des Français opposés à la guerre. Elle n'était certes pas populaire -euphémisme-, même si, malgré les quelques mouvements de résistance survenus en 1956, dans les trains en route pour Marseille, le sentiment du devoir et de la soumission au pouvoir les y a globalement entraînés. Mais il y eut des exceptions : dans le film, un Français, sans doute septuagénaire, déclare « Je n'y suis pas allé, je n'ai pas fait cette guerre » [...] « j'ai eu cette volonté » : il a réussi en effet à se faire réformer. Mais il y a eu aussi ceux qui ont pris parti contre la guerre et se sont engagés. Déjà, pour un interviewé, quand il pense que ce sont les Forces Françaises Libres qui ont libéré Lyon, dans cette guerre -manquée- de reconquête coloniale de l'Algérie, la France et l'armée française perdaient leur raison d'être.

Un témoin barbu casquetté qui lisait *Témoignage Chrétien*, appartenait à un réseau de soutien non violent qui aidait, notamment, les Algériens à se réfugier en Suisse. Dans son petit grenier où il les laissait entreposer documents, vêtements et armes..., jamais il n'a inspecté ce qui s'y trouvait. Le film fait connaître, des réseaux d'aide aux Algériens, des militants restés anonymes<sup>6</sup>.

**Mémoires algériennes.** Ce film de Béatrice Dubell est aussi une œuvre de premier ordre concernant les Algérien(ne)s du temps de la guerre, leur militance et leur mémoire. Une dame algérienne, née en 1956 en Algérie, qui a passé sa jeunesse dans son pays d'origine, dit en public l'angoisse qui l'étreignait, elle et les siens, dans l'attente de cette paix toujours entrevue mais si souvent repoussée. Elle se souvient des rafles, des hélicoptères (les « bananes ») tournoyant au-dessus de la cour de l'école, des avions brûlant les forêts... Il est aisé de comprendre pourquoi cette guerre a lourdement touché sa famille. On saisit combien son père, longtemps disparu, lui a manqué. Son père, en fait, elle le révèle *in fine*, passa 23 ans dans l'armée française, notamment en Indochine. Arrêté après l'indépendance de l'Algérie, il passa plusieurs années de sa vie en prison ... Tout cela n'empêcha pas sa fille, lorsqu'elle entreprit ultérieurement de le faire venir en France, d'affronter des difficultés sans nom pour y parvenir -Algérien, il ne disposait que de papiers algériens...

Une dame algérienne âgée, avec *hāyk*<sup>7</sup> et lunettes, reconnaît beaucoup de gens dans les photos de l'exposition -des chefs de l'ALN-FLN, de zones, de régions... Elle relate le combat des Algériens pour leur indépendance, le travail de collectes de fonds, et la difficulté de trouver des lieux sûrs pour des réunions. Elle évoque la confrontation entre les ennemis algériens du FLN et du MNA ; elle rappelle la manifestation des femmes algériennes à la prison Saint Paul en octobre 1961 -le 17, les Algériens manifestaient et se faisaient massacrer à Paris. Mais ni elle ni son mari, qui étaient engagés, n'en disaient mot en famille.

<sup>6</sup> On parlait davantage, entre autres, de Claudie Duhamel, de Jean-Jacques et Nicole Brochier/Cadiou, condamnés à la prison, et pour lesquels, à l'AG (UNEF) de Lyon, au début des années 1960, nous multiplions pétitions et manifestations pour demander leur libération. Moins connus du grand public étaient sans doute les avocats qui défendaient les Algériens -Yves Berger, Claude Bernardin, Paul Bouchet, Georges Cochet, Pierre Cohendy, Emma Gounot, Bernard Gouy ..., etc.-, et que l'exposition des Archives Municipales a révélés, tout au moins a permis de mieux connaître.

<sup>7</sup> Voile blanc dont s'enveloppaient les Algériennes – sauf dans le Constantinois où était porté une volumineuse pèlerine en tissu - on la dénommait *m'lāya* - de couleur noire depuis l'assassinat du bey Salah de Constantine sur ordre du dey Husayn en 1792.

D'ailleurs, sa fille -une quarantaine d'années ?-, sapée *new-look* avec un grand fichu fleuri autour du cou, semble ne rien savoir, ou presque rien...

**On ne disait rien, on ne savait rien...** De fait, un des *leitmotifs* du film est le silence : de la guerre, on ne parlait pas : pour que les enfants n'en disent rien, pour aider à rester dans la clandestinité, pour refouler l'insupportable et l'indicible -on comprendra que les retours du refoulé pourront déboucher tôt ou tard sur un mal-être permanent, sur un entre-deux morbide, sur des dépressions, sur des suicides...

Un Lyonnais d'origine algérienne, rapporte que son grand-oncle a milité au FLN : il en a été un collecteur de fonds et il a été chargé d'aller abattre des traîtres aux Buers. Mais son père, lui, n'a pas participé à la résistance algérienne, il n'en a pas parlé ou est resté évasif quand on tentait d'évoquer la guerre. Un autre témoin -la quarantaine environ-, lui aussi, dit que son père ne lui a jamais parlé de la guerre et de son action -or il a cru comprendre qu'il aurait été lui aussi collecteur FLN.

Un homme -vraisemblablement septuagénaire ?- parle du silence qui a régné en France après cette « guerre d'Algérie » : c'était pour lui une guerre coloniale, où régnaient plus ou moins formellement la discrimination et le régime de l'indigénat; où l'armée française s'est discréditée par le recours à la gégène, par la pratique des « corvées de bois »<sup>8</sup>... : à l'évidence, cette guerre a marqué ce témoin, humainement et politiquement, et le spectateur ne peut que remercier le film d'offrir de tels témoignages.

Cette exposition, à l'évidence, réveille des non dits, des refoulés, tant elle est accablante de vérité : la prise de parole n'empêche pas le silence de l'horreur. Le silence dut être d'autant plus pesant qu'il était un voile mis sur un entrelacs de faits douloureux -on en ignorait certes la factualité mais on en comprenait sans doute plus ou moins la raison d'être et le sens.

**L'après 1962.** Apport appréciable en tout cas de *Cette guerre et nous* : les mémoires et visions de l'Algérie et des Français, de la guerre à aujourd'hui. Un Algéro-Français lyonnais d'une quarantaine d'années saisit l'importance qu'il y a à voir et entendre autant de documents historiques ; il voit confortée sa haine pour la guerre coloniale, et il est ému par l'aide et par la présence auprès des Algériens de tant d'avocats de Lyon.

Un autre Lyonnais d'origine algérienne, apparemment du même âge, dit qu'il apprenait la *Marseillaise* à l'école, mais qu'il ignorait l'hymne algérien *Qassaman*<sup>9</sup> ; et du drame de 1954-1962, ses copains algériens ou français, ne « parlent pas alors que leurs pères ont fait la guerre ». Et lui n'a guère entendu parler de l'Algérie que par les Pieds Noirs -dans son enfance, nombre de composantes de la population algérienne vivaient non loin de chez lui. Il en est résulté des batailles dans son quartier, au point où, pour lui, « la guerre a été rejouée entre enfants ». Or, son père a été un militant vrai, arrêté, torturé, et mort en 1960 ; là encore, sa mère n'en parlait pas -elle ne l'a fait que bien plus tard.

Lors d'un voyage en Algérie à 14 ans, il découvre la beauté de l'Algérie et il comprend l'attachement des Pieds Noirs pour leur pays natal ; mais il dut entrevoir, aussi, le dénuement des Algériens. Il saisit que toute sa famille était militante, qu'elle a compté des « martyrs<sup>10</sup> » - ce qui a été le cas, plus ou moins, dans nombre de familles : chacune avait ses victimes, de tel ou tel bord, d'où, souvent, la fréquence de conflits violents entre divers parents.

Les souvenirs réveillés par l'exposition sont très divers : il y a ceux d'un appelé dans les Aurès à 24 ans -tels mobilisés disent qu'ils étaient appelés et qu'ils n'avaient pas le choix. Et on voit, dans les salles des archives, des jeunes se promener avec attention, écouter et contempler les documents -entre autres, l'affiche de l'exposition « Des avocats lyonnais

<sup>8</sup> Exécutions sommaires d'Algériens soupçonnés de sympathie envers le FLN - avant d'être mis à mort, ils étaient souvent obligés de creuser leur tombe. Les archives militaires françaises recensent officiellement 21 132 d'exécutés, dénommés « fuyards abattus ».

<sup>9</sup> *Qassaman* : « Nous jurons ! » Hymne national algérien, composé par le poète algérien originaire du M'zab, Moufdi Zakariya en 1955 alors qu'il était en prison à Alger, puis mis en musique par le compositeur et chanteur égyptien Mohammed Fawzi. Le refrain en est *Fash'hadū ! Fash'hadū ! Fash'hadū !* (« Témoignez-en ! »...)

<sup>10</sup> Le terme qu'on utilise en Algérie en arabe pour les désigner est *shāhid* (plur. *shuhhada*) dont le sens originel est témoin, le grand *shāhid*, le témoin par excellence, étant le prophète *Muhammad*.

auprès d'Algériens en guerre » retient l'attention, ainsi que les grandes photos où l'on voit des cadres FLN à leur sortie de prison.

**L'arrière-plan historique** au sens large, est omniprésent. Est, dans le film, finement suggéré que la décolonisation a sa place dans la vie des humains du début du XXI<sup>e</sup> siècle, qu'elle fait partie de leur histoire. Un témoin algérien s'interroge rapidement sur les origines de la guerre, et de fait on n'en dit rien, si ce n'est que le colonialisme en est le soubassement, mais peu de questions et de réponses le mentionnent sur le fond ; davantage évoquent la dévalorisation sociale, mais peu la discrimination linguistique et culturelle et l'intangible entre-deux religieux. Est bien posée la question de l'enseignement : « La période coloniale est-elle enseignée en France ? Et comment ? » Mais on n'ose guère affronter, -à Lyon du moins, mais est-ce une exception ?- la période coloniale : elle est à exorciser, de même que l'Algérie indépendante n'est guère entrevue, si ce n'est que l'intervenant jeune qui l'a découverte à 14 ans ne craint pas d'évoquer les langues de bois qui la surplombent.

**Un épilogue dialectique.** In fine, Béatrice Dubell pose à un Franco-Algérien encore jeune la question : « La fierté des combattants a-t-elle été transmise » ? La réponse peut surprendre : si existe bien une fierté de la libération qui fait que *de facto*, dans la société comme à l'école, l'Algérie ne commence guère son histoire qu'en 1954, tant l'« école arabe » que les « chants officiels » ne séduisent guère l'intervenant : sa découverte de l'Algérie lors de son voyage en 1978 fut marquée de déception : c'était la fin de l'époque Boumediene, il y a vu des répressions politiques, une succession de rafles, bref, une « confiscation de la révolution nationale » qui a gâché sa fierté. L'Algérie est un pays contrasté, violent où la guerre a bien été gagnée par les Algériens. Certes, la misère qui y règne n'est pas à porter à l'actif des « bienfaits de la colonisation ». Mais il se dit lui-même le fruit de cette histoire -et pour lui la France l'est aussi.

Pourquoi, enfin, insiste-t-il, parler d'« intégration » ? Alors que l'intégration est, pour nombre de témoins interrogés, un fait accompli. Est-il besoin de préciser que la langue du film est le français ? Il n'y a jamais besoin d'interprètes, toutes les personnes interviewées parlent un français courant, y compris celles qui ont passé leur jeunesse en Algérie -l'une des dames interviewées, venue en France à l'âge de 12 ans, est l'une de celles qui s'exprime dans le français le plus choisi.

Est aussi posée dans le film la question de la « spécificité » algérienne -l'historien pourrait développer ce thème, au regard notamment des deux voisins, tunisien et marocain : de fait les fondements et le déroulement de l'histoire de l'Algérie comportent bien sûr des disparités au regard des voisins. Ainsi qu'on l'exprime en réponse à Grand Ensemble, « le problème, c'est pas moi, c'est le regard qu'on porte sur moi ». Ce que retient l'un des interviewés, c'est surtout la discrimination dont les Tunisiens et les Marocains lui paraissent moins accablés en France que les Algériens -de fait, entre autres choses, l'épilogue de dénouement colonial n'a pas été accablé d'une violence comparable, Ô combien, à celle de la guerre d'indépendance algérienne. Dans l'exposition, cet interviewé admire notamment une lettre de l'avocat Bernard Gouy. Et un autre salue trois noms de « l'élite » de France de la période de guerre : Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, François Mauriac... La reconnaissance va bien autant aux Français qui se sont engagés aux côtés des Algériens qu'aux Algériens engagés, promoteurs et dirigeants de la *thawra*.

A propos, un historien pourra préciser que, vue par des témoins, une vérité historique ne ressort pas forcément dans sa plénitude. Ainsi, la guerre n'a pas été gagnée par des militaires. L'offensive Challe/Crépin de 1959-1961, si elle n'a pas totalement triomphé, a mis le FLN-ALN en mauvaise posture dans maintes régions d'Algérie. Si la guerre a été gagnée, les politiques algériens -Ben Youssef Ben Khedda, Alfred Bérenguer, Saad Dahlab, Mohammed Lebjaoui, Abelhamid Mehri...- n'y furent pas pour rien qui, en France, en Allemagne où s'est installée en juin 1958 la direction de la Fédération de France du FLN, en Amérique latine, dans les capitales des États, dans le monde entier, et à l'ONU, firent connaître et estimer le combat algérien. Dès 1955, soutenu par 14 pays afro-asiatiques, le FLN avait réussi à faire inscrire la question algérienne à la 10<sup>e</sup> session de l'ONU, et fin 1961 les Nations Unies reconnurent le droit de l'Algérie à l'autodétermination.

**D'une exposition admirée/admirable à *Cette guerre et nous*.** Et que dire, pour terminer, de l'éblouissement, de l'admiration, tout au moins de la reconnaissance éprouvés pour l'exposition : deux femmes de deux générations successives -apparemment lyonnaises du cru-, se disent sidérées de ce qu'elles y apprennent. Pour elles, les appelés, ces Français, « enrôlés naïfs » « nés en 1941 », ne pourraient pas voir l'exposition tant elle les acculerait sans rémission dans leur accablement.

Deux hommes jeunes, l'un barbu, l'autre pas (d'une trentaine d'années ?), sont enthousiasmés par l'exposition : en effet, elle dit ce qu'on cache, elle révèle des faits concrets, parlants ; ils évoquent ces « centaines de milliers de morts »<sup>11</sup> d'Algériens -le bilan humain de cette guerre dont on peut parler ici en toute liberté... Pour un témoin français qui fut appelé durant près de 2 ans et demi, « est-ce que ça nous regardait, en fait ? », cette guerre ? Même si tels ne craignent pas de parler de *fellaghas*, et si les stéréotypes coloniaux ont ici et là collé à leurs méninges, l'un dit, à juste titre, que cette guerre a fait 27 500 morts parmi les mobilisés français. Mais ce sont bien des gens d'origine algérienne qui signalent le nombre des victimes algériennes.

Une dame née en 1949, qui a passé sa jeunesse en Algérie, et est venue en France en 1961, admire l'exposition, elle dit merci à ses concepteurs et à tous ses participants. Les photos des dirigeants algériens de la *thawra*<sup>12</sup> algérienne qu'elle voit dans l'exposition sont pour elle des images ardemment émouvantes qui la fascinent. La guerre a été vécue dans sa jeunesse algérienne « dans l'incompréhension totale » : toutes les horreurs qu'elle a vues n'avaient pas de sens ; maintenant elle peut établir un lien entre l'Algérie et Lyon, ce qu'elle n'avait bien sûr pu faire dans le temps son adolescence : les humains, même un temps ennemis, peuvent se retrouver. Tant l'espace que le temps lui parlent, dans ces archives municipales, près de la prison Saint Paul : « Enfin, ça sort » ! Lyon représente pour elle « ma vie d'adulte », et elle pense qu'une page de douleurs s'est tournée : enfin c'est fini, on peut de France, maintenant, éprouver de la sympathie avec gens de là-bas, avec « les Arabes ».

L'histoire surgie grâce à une telle exposition, c'est une découverte, un dévoilement, à la fois dans la peine, du passé, mais dans une joie d'espérance qu'elle voit au présent. Pour autant, il n'est pas pleinement assuré que l'optimisme que cette dame exprime soit fondé. Ceci dit, la conception du film peut aider à sortir de l'ornière la mémoire enfouie. Le spectateur ne peut pas terminer sa vision de cette œuvre superbe qu'est *Cette guerre et nous* sans mentionner la légère musique rythmée aux vibrations raisonnées qui accompagne les prises de parole durant tout le film ; elle aide à ressentir un *continuum* -paisible mais intense- quand bien même les intervenant(e)s ne disent pas tous la même chose. De fait, les interviews sont fort différentes, qu'il s'agisse celles de Français(e)s, d'Algérien(ne)s, de Fanco-Algérien(ne)s -dont un Juif... Mais la force de ce film est qu'il n'est surplombé par aucune direction idéologique/politique de l'auteure du film - ceci dit, les paroles et les faits parlent : ce n'est pas une œuvre neutre. Quoi qu'il en soit, *Cette guerre et nous*, où s'expriment en liberté témoignages et récits de mémoires, est bellement utile pour faire surgir les non dits et les non sus à l'air libre, en toute liberté, et sans objectifs partisans. C'est un film à voir, et à revoir pour le bonheur de tou(te)s, et pas seulement de l'historien.

Gilbert Meynier

<sup>11</sup> Le démographe Kamel Kateb, après des analyses fouillées, retient le chiffre de, au moins, 400 000 morts – si en France on n'en dit généralement mot, en Algérie le chiffre officiel intangible est d'« un million et demi de *shuhadā* » (combattants du *jihād*, martyrs), cf. Kamel Kateb, *Européens, indigènes et Juifs en Algérie, 1830-1962 : représentations et réalités des populations*, préf. de Benjamin Stora, Paris : Éd. de l'Institut national d'études démographiques : diff. PUF, 2001, XXVI-386 p.

<sup>12</sup> Littéralement, l'insurrection (anti-coloniale), en traduction courante: la révolution.